

J'AI LA RAGE ! ?

Un psychologue de l'hôpital de Mulhouse crie sa révolte contre ceux qui ont détruit le système de santé au nom des restrictions budgétaires. Une fois la pandémie passée, ceux-là mêmes rendront des comptes.

Je suis en colère et j'ai la rage, quand ils défilent dans les médias, montrent leur trogne à la télévision, font entendre leur voix parfaitement maîtrisée à la radio, livrent leur discours dans les journaux. Toujours pour nous parler d'une situation dont ils sont un facteur aggravant, toujours pour pérorer sur la citoyenneté, sur le risque de récession, sur les responsabilités des habitants, des adversaires politiques, des étrangers... Jamais pour nous présenter leurs excuses, implorer notre pardon, alors même qu'ils sont en partie responsables de ce que nous vivons.

Je suis en colère et j'ai la rage, car en tant que psychologue dans l'hôpital le plus touché, celui de Mulhouse, je vois toute la journée des dizaines de personnes arriver en urgence dans nos locaux, et je sais que pour une bonne partie d'entre elles, elles n'en ressortiront pas vivantes, souriantes, insouciantes, comme ce pouvait être le cas il y a encore deux semaines.

Je suis en colère et j'ai la rage, car je sais que ces personnes, ces êtres vivants, ces frères et sœurs, pères et mères, fils et filles, grands-pères et grands-mères, mourront seules dans un service dépassé, malgré les courageux efforts des soignants ; seules, sans le regard ou la main de ceux et celles qui les aiment, et qu'ils aiment.

Je suis en colère et j'ai la rage, devant cette situation folle qui veut que nous laissions nos aînés, nos anciens, ceux et celles qui ont permis que notre présent ne soit pas un enfer, ceux et celles qui détiennent un savoir et une sagesse que nul autre n'a ; que nous les laissions donc mourir par grappes dans des maisons qui n'ont de retraite que le nom, faute de pouvoir sauver tout le monde, disent-ils.

Le deuil impossible des familles

Je suis en colère et j'ai la rage, en pensant à toutes ces familles qui vivront avec la terrible douleur d'un deuil impossible, d'un adieu impossible, d'une justice impossible. Ces familles auxquelles on ne donne pas accès à leur proche, ces familles qui appellent sans cesse les services pour avoir des nouvelles, et auxquelles aucun soignant ne peut répondre, trop occupé à tenter une intervention de la dernière chance. Ces familles qui sont ou pourraient être la nôtre...

Je suis en colère et j'ai la rage, quand je vois mes collègues soignants se battre, tous les jours, toutes les minutes, pour tenter d'apporter de l'aide à toutes les personnes qui se retrouvent en détresse respiratoire, y perdre une énergie folle, mais y retourner, tous les jours, toutes les minutes. Je suis en colère et j'ai la rage, devant les conditions de travail de mes collègues brancardiers, ASH, secrétaires, aides-soignants, infirmiers, médecins, psychologues, assistants sociaux, kinés, ergothérapeutes, cadres, psychomotriciens, éducateurs, logisticiens, professionnels de la sécurité... car nous manquons de tout, et pourtant, il faut aller au charbon.

Je suis en colère et j'ai la rage, car, lorsque je me rends à mon travail, et lorsque j'en pars, je croise en quelques minutes trois ou quatre véhicules d'urgence, transportant une personne pleine de l'espoir d'être sauvée... Comment ne pas avoir confiance dans nos hôpitaux ? Ils sont à la pointe, ils sont parfaitement en état de fonctionner, de protéger, de guérir... et pourtant, combien de ces ambulances mènent leur passager vers leur dernier lieu ? Combien de ces patients franchiront la porte sains et saufs ?

Je suis en colère et j'ai la rage, car cela fait des années que nous crions notre inquiétude, notre incompréhension, notre dégoût, notre mécontentement, devant les politiques de santé menées par les différents gouvernements, qui ont pensé que l'hôpital était une entreprise comme une autre, que

la santé pouvait être un bien spéculatif, que l'économie devait l'emporter sur le soin, que nos vies avaient une valeur marchande.

Je suis en colère et j'ai la rage quand je constate que nos services d'urgences demandent de l'aide depuis si longtemps, quand je pense que les personnes qui arrivent avec le Samu posent leur regard (souvent le dernier sur l'extérieur) sur ces banderoles disant «URGENCES EN GRÈVE», qu'elles se trouvent face à des médecins traitants à la retraite du fait du départ des urgentistes, ces spécialistes de l'urgence qui seraient tant nécessaires en ces jours sombres...

De l'exploitation des étudiants infirmiers

Je suis en colère et j'ai la rage devant la manière dont on exploite nos étudiants en soins infirmiers ou aides-soignants, qui se retrouvent à faire des travaux d'une dureté que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, qui, à peine 20 ans, doivent mettre les corps de nos morts dans des sacs mortuaires, sans préparation, sans soutien, sans qu'ils et elles aient pu se dire volontaires. Pourquoi demander ? Cela fait partie de leur formation, voyons ! Et ils devraient s'estimer heureux, ils reçoivent une gratification de quelques centaines d'euros, vu qu'ils interviennent en tant que stagiaires.

Je suis en colère et j'ai la rage, car la situation actuelle est le fruit de ces politiques, de ces fermetures de lits comme ils aiment le dire, oubliant que sur ces lits, il y avait des humains qui en avaient besoin, de ces putains de lits ! De ces suppressions de postes, parce qu'un infirmier, c'est cher, ça prend de la place sur le budget prévisionnel ; de ces externalisations de tous les métiers du soin, puisqu'un ASH en moins dans les chiffres du nombre de fonctionnaires, c'est toujours un fonctionnaire en moins dont ils peuvent s'enorgueillir.

Je suis en colère et j'ai la rage, car celles et ceux qui sont au boulot tous les jours, malgré la peur ancrée au ventre, peur d'être infecté, peur de transmettre le virus aux proches, peur de le refiler aux autres patients, peur de voir un collègue sur le lit de la chambre 10 ; celles-ci et ceux-là se sont fait cracher dessus pendant des années dans les discours politiques, se sont retrouvés privés de leur dignité lorsqu'on leur demandait d'enchaîner à deux professionnels tous les soins d'un service en quelques minutes, bousculés dans leur éthique et leur déontologie professionnelle par les demandes contradictoires et folles de l'administration. Et aujourd'hui, ce sont ces personnes qui prennent leur voiture, leur vélo, leurs pieds, tous les jours pour travailler malgré le risque continu d'être frappées par le virus, alors que ceux qui les ont malmenés sont tranquillement installés chez eux ou dans leur appartement de fonction.

Je suis en colère et j'ai la rage, parce qu'aujourd'hui, mon hôpital fait face à une crise sans précédent, tandis que celles et ceux qui l'ont vidé de ses forces sont loin. Parce que mon hôpital a été pris pour un putain de tremplin pour des directeurs aussi éphémères qu'incompétents qui ne visaient que la direction d'un CHU et qui sont passés par Mulhouse histoire de prouver qu'ils savaient mener une politique d'austérité bête et méchante... Parce que mon hôpital a été la cible d'injonctions insensées au nom d'une obscure certification, pour laquelle il semblait bien plus important de montrer une traçabilité sans faille plutôt qu'une qualité de soin humain.

Parce qu'en gros, mon hôpital ne fut rien de plus qu'un cobaye pour des administrateurs dont seule l'autovalorisation égoïste avait de l'importance. Parce qu'au-delà de mon hôpital, ce sont les personnes qui y sont accueillies qui ont été considérées comme des valeurs négligeables, des chiffres parmi d'autres, des variables sur la ligne recettes/dépenses. Parce que dans l'esprit bêtement comptable de la direction générale de l'organisation des soins, patients et soignants sont tous dans le même panier d'un lean management des plus écœurants...

Les premiers de cordée et leur respirateur

Je suis en colère et j'ai la rage, quand je me souviens des premiers de cordée censés tenir notre pays, censés être le fer de lance de notre pays, censés nous amener, nous, petites gens, vers des sommets ; et que ce sont ces petites gens, ces caissières de supermarché, ces éboueurs dans nos rues, ces ASH dans nos hôpitaux, ces agriculteurs dans les champs, ces manutentionnaires amazone,

ces routiers dans leurs camions, ces secrétaires à l'accueil des institutions, et bien d'autres, qui permettent aux habitants de continuer de vivre, de se nourrir, de s'informer, d'éviter d'autres épidémies... Pendant que les premiers de cordée lorgnent leur respirateur artificiel personnel, le prospectus de la clinique hi-tech dernier cri qui les sauvera au cas où, regardent les fluctuations de la Bourse comme d'autres comptent les cadavres dans leur service.

Je suis en colère et j'ai la rage envers ces hommes et ces femmes politiques qui n'ont eu de cesse de détruire notre système social et de santé, qui n'ont eu de cesse de nous expliquer qu'il fallait faire un effort collectif pour atteindre le sacro-saint équilibre budgétaire (à quel prix ?) ; que «les métiers du soin, c'est du sacrifice, de la vocation»... Ces politiques qui aujourd'hui osent nous dire que ce n'est pas le temps des récriminations et des accusations, mais celui de l'union sacrée et de l'apaisement... Sérieux ? Vous croyez vraiment que nous allons oublier qui nous a mis dans cette situation ? Que nous allons oublier qui a vidé les stocks de masques, de tests, de lunettes de sécurité, de solutions hydroalcooliques, de surchaussures, de blouses, de gants, de charlottes, de respirateurs (de putain de respirateurs tellement primordiaux aujourd'hui) ? Que nous allons oublier qui nous a dit de ne pas nous inquiéter, que ce n'était qu'une grippe, que ça ne passerait jamais en France, qu'il ne servait à rien de se protéger, que même pour les professionnels, les masques, c'était too much ?

Que nous allons oublier l'indifférence et le mépris pour ce qui se passait chez nos sœurs et nos frères chinois, chez nos sœurs et nos frères iraniens, chez nos sœurs et nos frères italiens, et ce qui se passera sous peu chez nos sœurs et nos frères du continent africain et chez nos sœurs et nos frères latino-américains ? Nous n'oublierons pas ! Tenez-le-vous pour dit...

Je suis en colère et j'ai la rage, car je vis depuis une semaine avec cette satanée boule dans la gorge, cette envie de me prosterner, de pleurer toutes les larmes de mon corps, quand j'écoute la détresse et la souffrance de mes collègues, quand ils et elles me parlent du fait de ne pas pouvoir embrasser leurs enfants parce que personne ne peut être sûr de ne pas ramener le virus, lorsque s'expriment les moments de craquement dans la voiture avant et après la journée de travail, quand je pense aux ravages à venir, psychiquement parlant, lorsque tout ça sera derrière nous, et qu'il y aura le temps de penser...

Je suis en colère et j'ai la rage, mais surtout un désespoir profond, une tristesse infinie...

Je suis en colère et j'ai la rage, et je ne peux pas les laisser sortir pour le moment. Elles se tapissent au fond de mon âme, me consumant à petit feu. Mais sous peu, une fois que ce sera calme, je les laisserai jaillir, cette colère et cette rage, comme tous ceux et toutes celles qui les ont enfouies. Et croyez-moi, ce moment viendra. Elles flamberont, et nous exigerons justice, nous demanderons des comptes à tous ceux qui nous ont conduits dans ce mur terrible. Sans violence. A quoi bon ? Non, avec une humanité et une sagesse dont ils sont dépourvus. Entendez-vous cette petite musique ? Celle qui se murmure tout bas mais qui monte en puissance ? Ce refrain des Fugées : «Ready or not, here I come ! You can hide ! Gonna find you and take it slowly !» Nous arrivons...

Claude Baniam (pseudonyme) psychologue à l'hôpital de Mulhouse. Tribune publiée initialement dans Libération